Michelle PERROT, *Mélancolie ouvrière : “Je suis entrée comme apprentie, j’avais alors douze ans”, Lucie Baud, 1908*

Paris, Grasset, coll. « Héroïnes », 2012

Siân Reynolds

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11717>

DOI : 10.4000/clio.11717

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 317-319

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Siân Reynolds, « Michelle PERROT, *Mélancolie ouvrière : “Je suis entrée comme apprentie, j’avais alors douze ans”, Lucie Baud, 1908* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 38 | 2013, mis en ligne le 15 janvier 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11717> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11717>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Michelle PERROT, *Mélancolie ouvrière* : “Je suis entrée comme apprentie, j’avais alors douze ans”, Lucie Baud, 1908

Paris, Grasset, coll. « Héroïnes », 2012

Siân Reynolds

RÉFÉRENCE

Michelle PERROT, *Mélancolie ouvrière* : “Je suis entrée comme apprentie, j’avais alors douze ans”, Lucie Baud, 1908, Paris, Grasset, coll. « Héroïnes », 2012, 187 p.

- 1 « Héros et héroïnes sont le produit de discours historiques », écrivent Sophie Cassagnes-Brouquet et Mathilde Dubesset dans le numéro 30 de *Clio. HFS*, consacré aux *Héroïnes* (2009). C’est aussi le titre d’une collection éditée chez Grasset, dont l’intention n’est pas de célébrer encore une fois les femmes pionnières, connues depuis trente ans par les historien/ne/s du féminisme. Il s’agit plutôt, pour Fiammetta Vener et Caroline Fourest, qui la dirigent, de « sortir de l’obscurité » des femmes « quasi-inconnues ou méconnues », et en même temps d’impliquer leurs biographes dans une sorte de « jeu à double entrée » (p. 13-14).
- 2 À ce jeu, Michelle Perrot a participé de plein cœur. Choisir une ouvrière de la soie dans le Dauphiné d’avant 1914, dont on ignorait à peu près tout, sauf qu’elle avait signé un article sur la grève dans une revue socialiste en 1908, relevait du défi. Seulement, en reproduisant ce texte dans un numéro du *Mouvement Social* en 1978, Michelle Perrot avait elle-même, quasiment à son insu, inspiré des recherches locales sur Lucie Baud. Point de départ d’un nouvel itinéraire de chercheuse, décrit dans tous ses détails attachants et avec de l’humour (rencontres dans les gares, rendez-vous manqués, promenades à pied). Ce petit bijou de livre s’inscrit dans la biographie telle que l’on écrit de plus en plus de nos jours. C’est-à-dire en reconnaissant que reconstruire la vie d’autrui est un pari intenable ; que l’on est soi-même impliqué dans le choix des

matériaux ; et qu'il restera toujours des apories, des silences, des guet-apens pour celui ou celle qui se penche sur le passé et surtout sur la vie intime des personnes « ordinaires ». Par exemple, cette photo d'une femme mûre « au regard calme et assuré », (p. 30) retrouvée dans les tiroirs d'un petit-fils, représente-t-elle bien Lucie ? On aimerait le croire : on n'en est pas tout à fait sûr.

- 3 Tout cela n'empêche pas d'écrire un récit passionnant, où les voyages en Dauphiné de l'historienne entrecourent la reconstruction de la vie de cette « quasi-inconnue », Lucie Baud. Grâce à d'autres chercheur-se-s, dont elle reconnaît l'apport, surtout de Gérard Mingat, pour le contexte local et l'état-civil jusque-là ignoré, Michelle Perrot apprend que Lucie Marie Martin est née en 1870 dans un tout petit village, pas loin de Vizille – ville de réputation révolutionnaire – où elle épouse en 1891 Pierre Baud, garde-champêtre, de vingt ans son aîné. Ils ont trois enfants, Pierre meurt en 1902. On sait aussi par la presse locale qu'en septembre 1906, après un conflit ouvrier auquel elle a participé, Mme veuve Lucie Baud, domiciliée à Voiron, "très estimée" dans le pays, fait une tentative tout à fait sérieuse de suicide. Elle s'est tirée trois balles de revolver dans la bouche, mais survit à ses blessures, avant de mourir à 43 ans en 1913. Le mystère reste total sur cet événement, traumatisant à coup sûr, les documents ayant disparu.
- 4 Cette ligne de vie lacunaire est la trame sur laquelle Michelle Perrot tisse tout un monde. On parcourt la géographie sociale de la région, à partir du village natal et des pérégrinations de la famille ; les possibilités de scolarisation des filles, à partir de l'école tenue par les sœurs, où Lucie a vraisemblablement fait ses premières classes ; et surtout l'univers des ouvrières de la soie dans lequel elle est entrée à douze ans. Michelle Perrot enquête sur les usines où Lucie Baud a travaillé, trace l'histoire d'une industrie à l'origine familiale, paternaliste, mais qui vers la fin du XIX^e siècle est très féminisée, peu syndiquée et aux mains d'une nouvelle génération patronale qui préfère s'amuser à Cannes que gérer l'affaire sur place. Une industrie où les salaires de misère sont normaux, les grèves presque inconnues, les cadences infernales et l'emploi des étrangères une façon de réduire encore les coûts de la production. La prise de conscience syndicale de Lucie Baud semble dater de 1902 (du fait de son veuvage ? de la propagande guesdiste ou anarchiste ? On l'ignore) et Michelle Perrot évoque avec sympathie l'événement que doit représenter dans cette vie humble le long voyage en train jusqu'à Reims, pour participer, « distinction assez exceptionnelle, surtout pour une femme », au Congrès national du textile en 1904 (p. 101).
- 5 Le rôle de Mme Baud, inspiration et dirigeante de la grève des ouvrières de Vizille en 1905, puis simple militante dans celle de Voiron en 1906, est bien documenté localement, indépendamment de son propre récit. Michelle Perrot analyse dans le détail les divers facteurs qui sous-tendent les mouvements sociaux de ces années d'avant-guerre : le rôle des syndicats et des élus locaux, l'atmosphère étrange du 1^{er} mai 1906, où l'on croyait que « le capitalisme vermoulu » était prêt à s'écrouler (p. 135). Mais elle se penche surtout sur les aspects humains des événements : elle scrute les photos conservées dans les archives, note les costumes pauvres mais soigneusement tenus, les traits tirés des grévistes, les cantines populaires, dont Lucie est très fière. Le capitalisme tient bon pourtant. Le mouvement termine dans « la mélancolie ouvrière des lendemains de grève » (p. 145). Arrive cette tentative de suicide (désespoir professionnel ou politique, chagrin familial ?), après quoi Lucie disparaît pour ainsi dire du radar, jusqu'à sa mort en 1913, à Tullens. Sauf qu'en 1908, elle signe un long article

fourmillant de faits concrets (reproduit en annexe du livre) sur les grèves en Dauphiné, dans une revue plutôt intellectuelle, *Le Mouvement socialiste* de Hubert Lagardelle.

- 6 Michelle Perrot s'interroge sur ce texte. Peut-on même être sûr que Lucie l'ait rédigé seule ? Pas forcément : car à cette époque les signatures n'étaient pas toujours authentiques. Mais la richesse de détails indique suffisamment que la syndicaliste dauphinoise en est la source : qu'elle l'ait écrit, ou dicté, ou collaboré avec un journaliste sympathisant, « on peut supposer qu'elle se retrouvait dans ce langage commun, en voie de cristallisation ». On constate en tout cas que ce texte respire la première qualité d'une héroïne : le courage. L'histoire de cette vie, qu'on devine ponctuée par des malheurs, et qui s'est déroulée dans un monde maintenant perdu, illustre sans doute ce que le numéro 30 de *CLIO HFS* qualifiait de « l'héroïsme du silence et de la ténacité ». À lire d'un trait.
-

AUTEURS

SIÂN REYNOLDS

Université de Stirling